

Feuilleton du PETARD.

Bessy Bell et Mary Gray

EPISODE DE LA PESTE DE 1666.

(suite)

—Que la vie a plus d'un mobile; que plusieurs sentiments... ou intérêts... peuvent s'allier sans se nuire;... que le tout est de savoir les comprendre... et les diriger; qu'en s'expliquant... on peut s'entendre; et qu'enfin... n'est-ce pas, Mary?

—Oui, c'est possible, Bessy Bell; mais franchement, ce n'est pas clair.

—J'y réfléchirai davantage; et c'est pour cela que je m'en vais. Tiens! chère Mary, j'ai un plan. Je reviendrai te le soumettre. Oh! si je ne meurs pas, d'ici là, avec quelle joie nous nous-retrouverons! et pour nous aimer plus que jamais.

—C'est un bien beau plan, Bessy. Mais je ne sais pourquoi, j'en ai peur.

—Tu as tort, Mary! tu verras. Mais avant de quitter Burnbraes, j'ai une grâce à te demander. Promets moi que, quelque chose qui advienne, il n'y aura jamais aucun refroidissement dans notre amitié.

—Je te le jure. Et toi?

—Moi de même.

Bessy Bell parti le lendemain. Mary l'a vue s'éloigner avec un affreux serrement de cœur; puis seule au fond de sa chambre, et toute à la secrète pensée qui depuis longtemps la dévore:

“Hélas! murmura-t-elle tout bas, il est peut-être mort maintenant.”

John Douglas avait été frappé par le fléau! et les deux amies le savaient. D'après la fatale nouvelle arrivée à Burnbraes, Douglas, réfugié à Perth, était à son heure suprême.

“Oh! sans mon dévouement à Bessy Bell, continuait la pauvre Mary, je me serais rendue déjà où il est: j'aurais été le secourir. La seule chose qui m'a arrêtée, c'est que, pouvant rapporter la peste avec moi, j'aurais tué ma pauvre compagne... celle que je préfère à tout... excepté peut-être à Douglas, et encore sais-je s'il l'emporte!”

La naïve jeune fille, en prononçant ces mots, jetait sur ses

épaules un plaid écossais, s'enveloppait la tête d'un voile, et sortait à pas pressés de sa demeure. Soudain, s'arrêtant sur la route: “Où vais-je? se demandait-elle.”

Et reprenant sa marche, elle ajoute:

“Je vais voir s'il existe encore.”

Elle arrive à Perth; elle frappe doucement à la porte de la maison de Douglas. Il est dans son lit expirant. Elle avait le visage caché; elle pense que dans l'état de fièvre où est le malade, il ne pourra la reconnaître. Personne ne saurait sa démarche. L'épidémie a brisé toutes les sociétés. Qui penserait, au milieu des calamités publiques, à des convenances sociales! Mary Gray veut s'assurer par elle-même de l'état du mourant; et, si elle ne peut le sauver, du moins elle aura pu le regarder encore, lui adresser tout bas un dernier adieu, prier pour lui au pied de son lit.

La porte s'ouvre devant elle. L'appartement était obscur, on en avait fermé soigneusement les rideaux et les volets, pour qu'une trop vive lumière ne fatiguât pas les yeux affaiblis du malade; elle s'avance à pas légers. Douglas reposait en ce moment. Mary Gray aperçoit à son chevet la blanche figure d'une femme. Elle approche... O ciel! un cri sourd. Cette femme!... c'est Bessy Bell.

Mary Gray reste confondue. Les deux amies, en face l'une de l'autre, auprès du jeune Douglas, se regardent sans se parler. Que de pensées au fond de leur âme! Pâles, immobiles, glacées, elles semblaient deux statues funèbres auprès d'un sarcophage. Mary rompt enfin le silence.

—Eh quoi! Bessy Bell! tu l'aimais!

—Oui, Mary! de toute mon âme. Et toi! toi aussi, n'est-ce pas?

(A continué.)

Hier vers deux heures, les résidents de la rue St Laurent près de la rue Ontario, virent sortir deux hommes du magasin de M. A. Sicotte ferblantier No 331 rue St Laurent, en sortant ces deux hommes regardaient l'enseigne de l'établissement (une grosse théière de forme octogone) avec des signes visibles d'effroi, ils se baissaient comme s'il eussent

craind d'être écrasés par la chute de cette formidable théière; puis ils prirent leur course vers le bas de la rue.

Voici ce qui s'était passé, ces deux individus intrigués par la forme bizarre de l'enseigne de M. A. Sicotte, étaient entrés lui demander qu'est-ce que c'était cette machine, pendue à la porte par deux barres de fer, et M. Sicotte notre gai compatriote, avait répondu très sérieusement, cette machine, c'est la machine infernale qui a tué l'empereur de Russie! et voilà pour quoi nos deux hommes courent encore; et à tous ceux qui vont prendre des informations sur cette drôle d'histoire au magasin M. Sicotte leur vend ses marchandises à 25 p. cent de rabait allez y tous, et vous serez satisfait.

No 331 rue St Laurent.

Mr. Sicotte est reconnu pour un de nos meilleurs ferblantier-plombier, il entreprend toute espèce d'ouvrage à très bas prix.

Nouvelles marchandises du printemps, chez Beauvais & Perrault.

La guerre.

Tous les marchands tailleurs du foubourg St Joseph se sont allés, pour faire la guerre à Mr. L. P. A. Gareau coin des rues Murray et St Joseph, la raison qui les pousse à la guerre, c'est que M. Gareau vend trop bon marché et qu'il cause par cela des dommages considérables aux autres marchands du foubourg.

En considérant les armées des deux parties, il n'y a aucun doute que la victoire restera à notre ami M. Gareau, car si les forces sont plus nombreuses dans le camp ennemi, la valeur des armes de M. Gareau triomphera à coup sur.

Voici le contingent de l'armée de M. Gareau.

- 1 Bataillons de bonne manière.
- 2 Bataillons de politesse.
- 3 compagnies d'honnêteté.
- 4 Compagnies de civilité.
- 4 Bataillons d'élégance.

Et une artillerie formidable de bas prix, et de qualité supérieure de marchandises.

L'armée ennemie se compose de 10 bataillons de jalousie; de 12 bataillons de mauvaises foi; 15 bataillons d'envie et l'artillerie et très pauvre en bas prix et bonne qualité de marchandises.

Du reste tous les acheteurs du foubourg se portent en foule au magasin de M. Gareau pour lui prêter main forte.

Coin des rues Murray et St. Joseph.

Nouvelle importation de bas et gants chez Beauvais & Perrault.

A LOUER.

Un logement de première classe contenant six appartements de plein-pieds, avec cabinet d'aisance.—Prix \$8.00 par mois sans taxes.

S'adresser à

A. V. BRAZEAU,
No. 240, Rue Ste. Elizabeth.

DEMENAGEMENT

E. CHARRETTE, peintre et vitrier, Marchand de Peintures, Huiles, Vernis, Pinceaux, Blanchissoirs et toutes espèces d'articles pour peintres à des prix extrêmement bas.

M. CHARRETTE étant sur le point de recevoir un nouvel assortiment des Marchandises ci-dessus est forcé de déménager au

No. 456, Rue St. Joseph

presqu'en face de son magasin actuel qui n'est pas assez spacieux pour contenir cette nouvelle importation d'article à bon marché.

N'oubliez pas la place.

PETATIF! PETATIF!! PAF!!!
Grrrande Excitation!!!

Une foule immense se porte chaque jour au No. 676 rue Ste. Satherine, au bruit du *Pétard* et au son de la trompette qui répète, pette.. pette.. que NAPOLEON GRANGER, reçoit en ce moment un assortiment des plus complets de Peintures de toutes couleurs, Vernis de toutes sortes, Huiles, Mastic, Shellack, esprit de Térébentine, ainsi que Pinceaux et Blanchissoirs de toutes dimensions. Mais ce qui cause le plus d'excitation, ce sont les prix extrêmement bas des Marchandises de M. Granger.

On exécute comme par le passé, avec promptitude et satisfaction garantie, toutes commandes d'Enseignes, Blanchissage, Tapissage, etc. On prépare aussi avec le plus grand soin, les Peintures de toutes couleurs au dépôt populaire où la foule s'empresse d'aller profiter du bon marché.

Une visite est respectueusement sollicitée.

NAPOLEON GRANGER,

676, Rue Ste. Catherine,
Près de la rue St. André

Montréal, 2 avril 1881. 2—4i

Princess Louise Cottage Restaurant

DE LA HAUTE SOCIÉTÉ.

Coin des rues Notre Dame et St. Jean Baptiste.

Repas à toute heure, Menus choisis, Liqueurs et Cigares de première classe.

CUISINE FRANÇAISE,

La BAR est des mieux garnie. Quand au propriétaire inutile d'en parler, tout le monde connaît l'activité, la politesse exquise et les bonnes manières de notre estimable ami.

FRANCIS LARIN